

Lorsque ce numéro sortira des “ kiosques ”, la rentrée académique sera déjà un souvenir, mais un de ceux qu'on n'oublie pas. En effet, la pléthore estudiantine, ressentie dans les deux premières années, associée à l'incurie administrative (nouveau système informatique appelé “ *Smiley* ” totalement inopérant) ont créé les conditions d'un véritable “ *krach* ” facultaire, dont au final les étudiants sont les principales victimes.

L'absence de planification du campus, qui accueille désormais non seulement la Faculté de Médecine, mais aussi la Faculté des Sciences de la Motricité, son inadéquation au nombre croissant d'étudiants (largement inconnu puisque les inscriptions sont en retard suite au *bug* informatique) rendent le travail des enseignants plus que pénible, pour ne pas dire harassant et franchement démotivant. Le nombre d'étudiants anéantit toute possibilité de faire réellement de la pédagogie et nous contraint même à réduire les travaux pratiques, voire même à les supprimer, ce qui nuit considérablement à la qualité de la formation de nos futurs médecins, et, au passage, à l'image de marque de notre institution, qui a toujours reposé sur la qualité de sa formation pratique.

La perspective du passage à 6 ans n'est pas sans générer une sourde angoisse, puisque les nouveaux programmes ont été conçus dans l'heureuse hypothèse d'un test d'entrée contraignant qui eût envoyé les étudiants impréparés dans une année propédeutique semblable à la première année actuelle, que continueront par ailleurs à fréquenter les étudiants en sciences dentaires et biomédicales. Las, travaillé au corps par une Fédération des Etudiants Francophones (FEF) imprégnée des valeurs des ligues marxistes-léninistes du passé, soucieux de complaire à un électorat mal informé et tenu en captivité clientéliste par des promesses démagogiques de lendemains qui scintillent, le ministre Marcourt en a décidé autrement : test purement indicatif et entretien paternel au lendemain des premiers examens. C'est considérer ainsi les professeurs d'université (qui sont évalués sur base scientifique) comme des assistants sociaux, des conseillers d'orientation et autres éducateurs de rue. C'est là un manque de respect majeur à l'égard de l'institution universitaire, et ça aboutit à la “ secondarisation ” de notre enseignement, spectre dénoncé déjà il y a des lustres par des cassandres clairvoyantes. Ceci bien sûr présenté comme une mesure “ progressiste ” (où est le progrès ?) et marquée du sceau de l'“ égalité des chances ”. Car permettre à des étudiants mal préparés par un enseignement secondaire déjà largement contaminé par les maux plus haut dénoncés de se fourvoyer pendant 9 années ou plus dans un cycle exigeant est bien sûr plus “ progressiste ” que contraindre certains étudiants à suivre une année de remise à niveau

pour leur permettre ensuite de réussir sans handicap. Cherchez l'erreur... Que dire encore du temps perdu par les universitaires, qui ont mieux à faire que d'apprendre la règle de trois et la grammaire élémentaire à des élèves parachutés dans l'enseignement supérieur sans les impédiments intellectuels requis à la base ? Sans compter (c'est le cas de le dire) la gabegie financière représentée par le financement des “ tripleurs ”, des étudiants sans perspective aucune de réussite, la prise en charge des Européens (notamment les Français) et l'octroi de bourses tous azimuts sans exigence de réussite ni examen des performances antérieures dans le secondaire.

Pendant que les professeurs se livrent à leurs salutaires déplorations en raison de ce qui précède, les autorités estiment que le moment est venu pour établir des processus très complexes de collecte des avis pédagogiques et lancent des chantiers éducatifs très alléchants... mais qui ne sont susceptibles d'améliorer le quotidien que de populations limitées en nombre et utilement sélectionnées. C'est un peu tirer à côté de la cible, lorsqu'on s'estime déjà très heureux d'avoir trouvé un local pour faire cours.

Bref, la période est morose pour la Faculté, et les seuls individus qui n'apparaissent pas trop grognons sont les chercheurs de haut vol réfugiés dans leurs laboratoires et qui ne voient comme étudiants que des thésards, ou des cliniciens qui ne font que de l'enseignement au lit du malade. A ceux-ci, je dirai : patience : les hordes arrivent bientôt chez vous, car tout de même, nous ne pouvons pas les arrêter tous !

Ce numéro d'automne sera riche en mises au point sur des sujets qui impliquent d'importantes prises de décisions : bilan des nodules thyroïdiens, nombre de sujets qu'il est nécessaire de traiter, thrombocytopenie en milieu de soins intensifs, ainsi que les conséquences de la prise de psychotropes en cas de grossesse et d'allaitement.

Des situations cliniques exemplatives sont aussi présentées : un cas de syndrome cave supérieur, un syndrome frontal post-neuropaludisme, et une torsion de rate ectopique.

La rubrique histoire est consacrée à une problématique déjà abordée : l'Ordre des Médecins de guerre. Cette fois, la chronique part... d'une médaille.

Une nouvelle rubrique fait son apparition : elle est consacrée à l'épistémologie et aborde les sources du principe de parcimonie.

S. Louryan,  
Rédacteur en Chef.